

LES MEMOIRES DE LOUIS CYR, L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE

Notre célèbre compatriote, qui a si longtemps émerveillé l'univers par ses tours de force prodigieux, raconte à deux envoyés spéciaux de la "Presse" tous les incidents les plus palpitants de sa carrière, récit qu'il réserve exclusivement aux lecteurs de notre journal.

Chaque samedi, à partir de la semaine prochaine, on pourra revivre quelques uns des épisodes de son existence si mouvementée et suivre ainsi M. Cyr, depuis le jour où, encore tout enfant, il s'imposait par sa vigueur déjà extraordinaire à ses compagnons de classe, jusqu'à l'heure où, devenu le champion incontesté du monde, il va prendre à St Jean de Matha un repos bien mérité.

(CET OUVRAGE EST ENREGISTRE CONFORMEMENT A LA LOI DES DROITS D'AUTEUR).

Au moment où le sport au Canada, et dans l'univers entier, s'affirme comme l'un des plus gros facteurs sociaux qu'ait jamais connus l'humanité, la "Presse", après tout ce qu'elle a fait de sa propre initiative pour développer le mouvement, a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs qu'elle va commencer incessamment la publication des Mémoires de Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde.



Emiliana, fille unique de M. Louis Cyr, aujourd'hui Mme Dr Z. M. Aumont. Publication des Mémoires de Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde.

Louis Cyr n'a pas rien de ses muscles. Les discours dont il émaillait volontiers ses tours de force légendaires ont prouvé qu'il maniait aussi facilement la parole que les hâteries et c'est ce talent oratoire chez lui que la "Presse" entreprenait de mettre à contribution aujourd'hui pour le développement de plus en plus marqué du sport.



M. LOUIS CYR, AU PINACLE DE SES RECORDS SPORTIFS



Madame Louis Cyr

le plus fort du monde avec un record qui n'a jamais été égalé par d'autres depuis des milliers d'années et qui ne le sera peut-être pas pour des milliers d'années à venir.

—Affaire concluée, déclara le secrétaire de la rédaction; qu'on aille demander à Monsieur Cyr de nous dicter ses mémoires. Il a trop de sens sportif et patriotique pour se refuser à la tâche; nous les publierons en bonne position dans la "Presse" pour l'enseignement qu'ils comportent et ils constitueront pour leur auteur un véritable monument dans l'histoire. C'est le lendemain de ce jour, 27 janvier, que deux représentants de la "Presse", Messieurs L. Septime Larrière et A. Bourgeois, dessinateur, prirent la route de Saint-Jean de

Matha pour s'acquitter de leur mission sportive-littéraire.

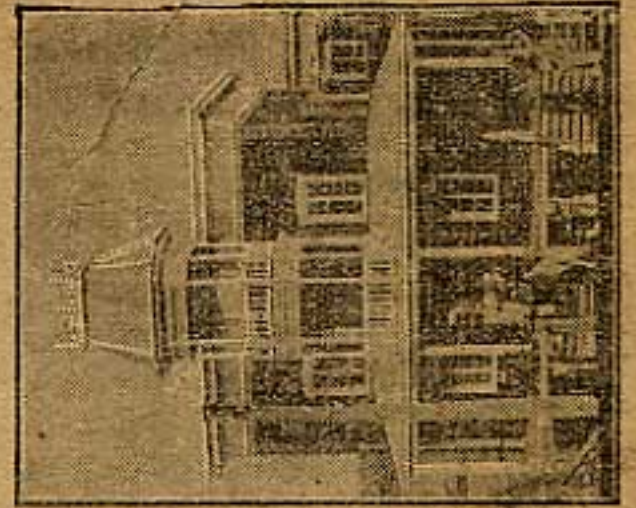
x x x

UNE SEMAINE CHEZ M. CYR

(De l'envoyé spécial de la PRESSE)
Saint-Jean de Matha: certes, c'est un beau pays qu'habite le champion. Il est bien chez lui, au milieu de cette puissante nature du nord encadrée de montagnes superposées à perte de vue.

Si j'eusse été encore à l'âge d'il y a vingt ans, mon cerveau de bambin aurait imaginé Louis Cyr entraînant lui-même les uns sur les autres des rochers énormes autour de ses domaines, afin de faire plus complète sa solitude de Titan au repos.

A suivre sur la page 14



La demeure actuelle du champion Louis Cyr, à Saint-Jean de Matha.

LES MEMOIRES DE LOUIS CYR



LE CHAMPION DU MONDE, LOUIS CYR, TEL QU'ON LE VOIT AUJOURD'HUI, DANS SON CHATEAU DE SAINT-JEAN DE MATHA

Suite de la dernière page

C'est le sommet du plateau dominant le village que M. Cyr a choisi pour établir sa demeure: véritable petit château où le visiteur trouve toujours une hospitalité large comme le coeur de celui qui y vit.

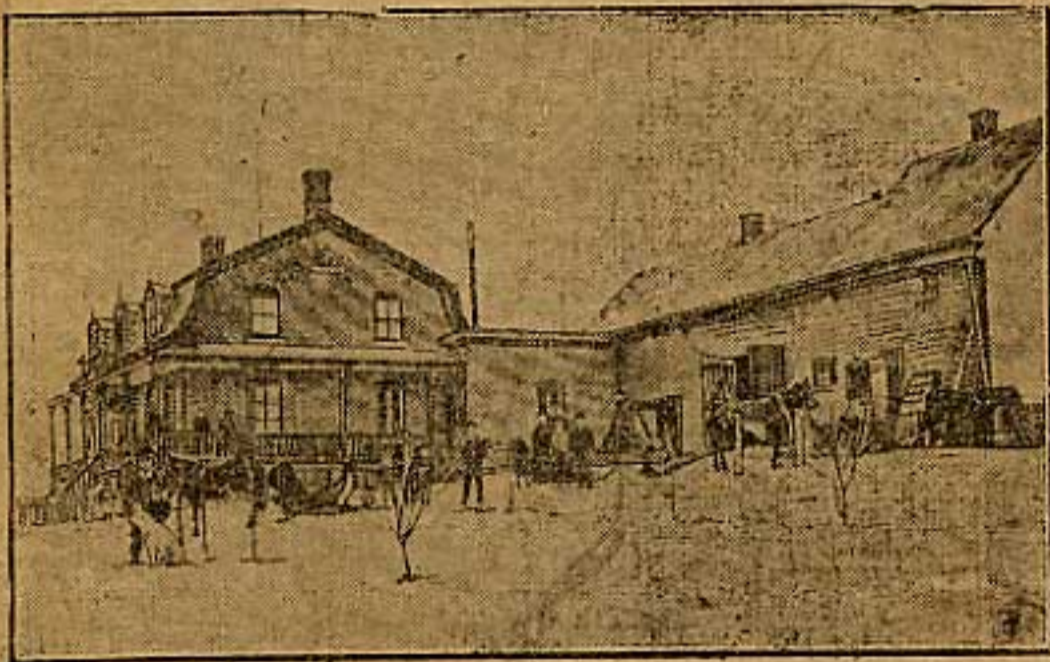
Emotions et aventures ne manquent pas aux envoyés de la "Presse", sur leur route vers le foyer de l'homme le plus fort du monde.

Janvier nous gratifiait de sa dernière tempête: nous voulûmes la

J'aurais moi-même juré comme un païen.

Il s'était, lui, fait confectionner spécialement pour notre grand voyage un superbe carton, dont il avait longuement calculé les plans et devis et qui, lorsqu'on l'eut vu sous son bras, dans les rues de Saint-Félix, l'avait fait prendre pour un ministre d'Ottawa.

Hélas! cet incomparable accessoire de l'artiste en tournée fut pour lui le cauchemar de nos six heures



LA SUPERBE FERME QU'A ETABLI M. LOUIS CYR, A SAINT-JEAN DE MATHA

braver, en dépit des avis de nos braves gens de Saint-Félix de Valois.

Neuf milles de voiture sous l'ouragan: ce fut un Waterloo. Dans des montagnes de neige il nous fallut ouvrir une route, jalonnée çà et là des têtes piquées hors du sleigh, qui persistait à tourner sans dessus dessous au premier obstacle. N'eût été mon plaisir, peut-être cruel, d'entendre pester l'ami Bourgeois,

neige où il disparaissait tout entier, aux heures des "accidents", on ne manquait pas de voir toujours émerger un bras agitant un objet qu'un indigne profane eut pris pour un drapeau noir, — tandis qu'une voix désespérée criait sous le lin-coul glace.

— "Prends-le, mais prends-le donc!"

C'était le précieux carton qu'on sauvait du naufrage...

— Souvenirs de notre course qui mènent bien loin de mon sujet, j'en conviens, mais pourquoi le lecteur se serait-il refusé à faire ainsi avec nous un bout de cette route qui nous conduit chez le roi des haltères?...

A Saint-Jean de Matha, le temps de nous compter, nous et nos colis, et, de notre hôtel, par téléphone, nous appelons M. Cyr.

Il est chez lui, il nous attend, sans toutefois connaître encore le but de notre visite.

L'instant d'après, nous lui serrons la main.

— "Ah! vous êtes de la "Presse"? dit-il, sans nous laisser le temps de souffler un peu. — "J'ai eu là bien des amis sincères... Vous êtes chez vous, ici, enlevez-moi cela".

Et le bon géant nous fait une douce violence pour, sans tarder, nous débarrasser de nos paletots.

— "Tenez, c'est ma femme, — et voici ma nièce... Ah! oui, le bébé: c'est mon petit-fils. Je suis grand-père, vous savez".

Et de ce train, nous aussi nous sommes bientôt de la famille.

La façon dont il prononce ce mot: grand-père nous fait sourire un peu, tant il y a de naïf orgueil dans ses yeux, d'émotion non contenue dans l'accent de sa voix.

Je m'étais figuré "mon" Louis Cyr au milieu de ses haltères massifs, soulevant des masses de fonte et de plomb, jonglant encore avec d'énormes boulets de canons: je le surprends, au contraire, grand-papa à quarante-quatre ans, caressant un mioche.

Les longues heures que je passerai par la suite en tête à tête avec lui m'en feront voir bien d'autres: il en sera ainsi à chaque incident de sa vie qu'il nous racontera: bonhomme et sensibilité s'alliant à force de caractère et puissance des muscles.

Bourgeois et moi, nous sommes chez nous: lui a commencé déjà sa cour au "bébé" qui fait la joie de ce foyer. Pour moi, qui n'ai pas encore, sur ce chapitre, la "vocation", j'explique à M. Cyr l'objet de notre voyage à Saint-Jean de Matha: noter le récit de sa vie, de ses exploits et de ses aventures, pour que tous les Canadiens-Français, dont il aura été l'orgueil, se rappellent plus tard, bien plus tard, quand lui, quand nous tous serons disparus, que l'homme le plus fort du monde a été l'un des nôtres.

Il doit à tous les siens ce récit; il le doit même en hommage au Créateur qui lui a donné sa vigueur prodigieuse.

M. Cyr hésite longtemps, pose des objections et me reproche presque, alors, d'aller troubler son repos si bien gagné: pour lui, ma requête n'est que la menace de lui faire oublier, quelques heures chaque jour, qu'il est... grand-père.

Puis changeant soudain le thème de la conversation, il me parle de la maladie qui le mine, — maladie de Bright, — et dont il espère bientôt avoir raison. J'apprends ainsi que, depuis des années, il n'a pas touché même à une bouchée de pain, le seul aliment qui lui est permis, consistant en lait et eau de Vichy. Il m'explique encore pourquoi il a choisi Saint-Jean de Matha pour lieu de son

c'est là qu'il a épousé Mme Cyr, celle qui a été la fidèle compagne de sa carrière si mouvementée, qui toujours a voulu vivre à ses côtés dans ses courses, parfois bien rudes, à travers le continent. C'est au couvent de Saint-Jean de Matha aussi que leur fille, Mlle Emilliana, aujourd'hui Mme Dr Z. M. Aumont, a achevé son éducation.

Le mioche, là, c'est le fils unique de M. et Mme Aumont. Ces derniers habitent, à deux pas, de l'autre côté du chemin, un somptueux manoir, autrefois demeure de M. Cyr.

C'est le cadeau de nocces du champion à sa fille.

Ce ne sont pas là les seules constructions dues à M. Cyr et qui sont pour Saint-Jean de Matha de réels ornements: la ferme modeste qu'il a créée dans le rang St-Pierre fait l'admiration de tous, — comme j'ai pu le constater.

Nous causons ainsi longuement; tout ce qui le touche m'intéresse; j'aime entendre le Titan parler de ceux qu'il aime.

Le temps passe, je reviens à la charge avec, cette fois, Mme Cyr de mon côté.

C'est bien la victoire: il nous racontera tout; il se résignera, lui, l'homme pour qui l'activité laborieuse et le mouvement sont toute la vie, à rester là, assis, de longues journées, pour nous dire les mémoires que la "Presse" lui réclame au nom de ses compatriotes.

Cette semaine passée en compagnie de M. Cyr, je ne l'oublierai jamais.

Je n'oublierai pas notre dernière soirée.

A minuit sonnant, nous terminons notre tâche. Alors, à travers toute une série de chambres merveilleusement disposées, des murailles desquelles nous regardent les portraits de tous les Samsons modernes, notre hôte nous conduit à la cave:

— "Tenez," dit-il, avec, dans la

voix, un quelquechose qui vibre. Et il soulève au-dessus de sa tête la lampe à pétrole qui a éclairé notre marche: ce sont là, entassés, les formidables haltères qui ont fait reculer, en Europe comme sur notre continent, tant d'adversaires devant lui. Il a voulu que notre adieu du départ soit aussi pour ces instruments de sa gloire.

L'instant d'après, mon compagnon et moi, nous sommes en voiture sur la route du retour, après une poignée de main large et loyale comme sait en donner l'homme le plus fort du monde.

L. Septier-Lafrenière



LES MEMOIRES DE LOUIS CYR

L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE

Enregistré par la "Presse" conformément à l'art. 2 des droits d'auteurs.

comme mon grand-père, comme mon arrière-grand-père, comme les Cyr de toute la lignée, jusqu'à un siècle et demi en arrière.

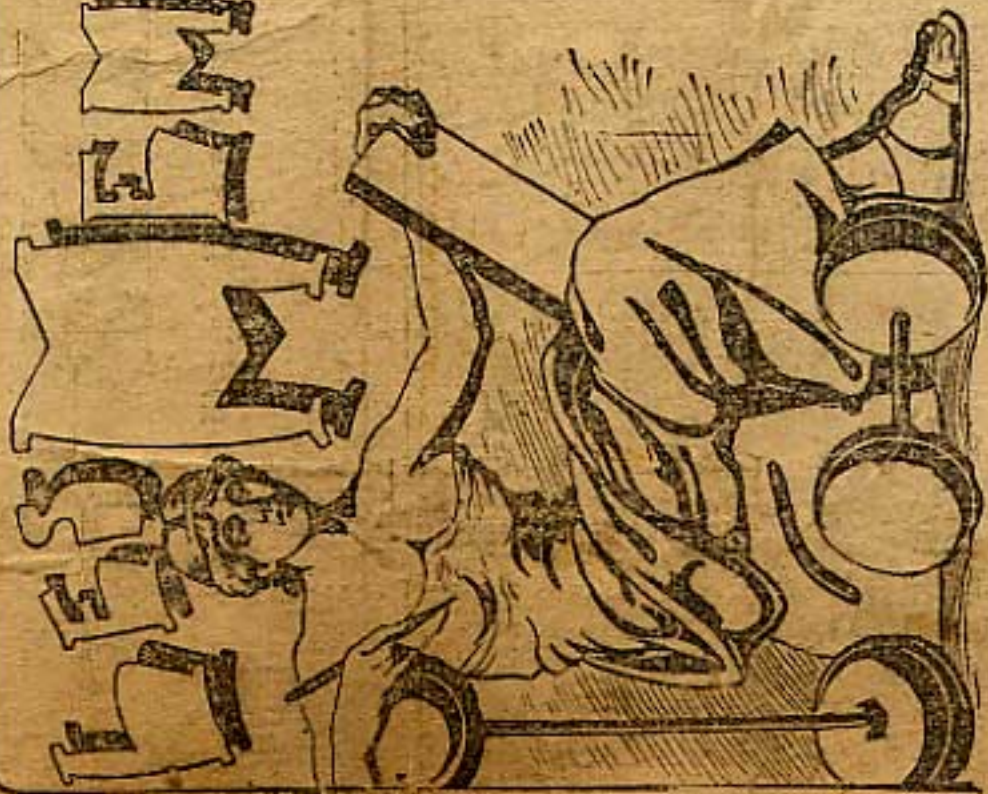
Ils étaient parés deux, des frères, de l'Acadie, en 1765, ayant les persécutions des Anglais. Le trajet jusqu'à Québec, ils le franchirent à pied. Il y a bien des légendes que l'on racontait, autrefois, dans la famille, au sujet des misères qu'ils eurent à subir : les nuits passées sous bois, la faim et le froid endurés et, avec cela, le caribou mar de l'habit rouge, qui s'était mis à la chasse de gibier humain. A Québec, l'un d'eux, se maria : c'était mon trisaïeul, un qui n'avait pas froid aux yeux, m'affirmaient souvent mon grand-père, qui s'y connaissait en "bonne étoffe". Il paraît que c'était un géant qui se plaisait à parler du temps où il faisait, là-bas, la chasse aux ours à coups de bâtons.

Vous savez, il peut y avoir, dans toutes ces histoires d'aïeux et de trisaïeuls, bien de "bonnes blagues" ; vous me demandez où je fais remonter mon cuite de la force physique, je vous réponds par l'évocation du souvenir de "mes aïeux", car tout est là.

Celui que j'ai bien vu, par exemple, le colosse de six pieds deux pouces, avec son collier de barbe autour du menton, c'est mon bonhomme des cent-doux ans. Toute la marmaille de la maison, aimait se réunir autour de lui, l'entendre causer des solides "jeunesses" qu'il avait condoyées autrefois. C'était lui, toujours, qui occupait, aux repas, la tête de la table. Après le petit verre de Jamaïque, auquel il resta fidèle jusqu'à l'âge de cent ans, c'était l'heure de l'appétit, des contes et des chansons.

J'étais son favori : c'est de sa bouche et grimpé sur ses genoux que, pour la première fois de ma vie, j'ai entendu parler d'hommes forts.

Aussi, lui en ai-je presque voulu, ce bon vieux, chaque fois que, devenu à son école le "brise-fer" du logis, je recevais de ma mère la mission d'aller choisir moi-même la hart avec laquelle on devait me châtier de mes gamineries. Bien



PREMIERE PARTIE

Enfance et Adolescence

CHAPITRE Ier

Récits de mes grands-pères. — Les fiers-à-bras de Saint-Cyprien. — Dérèglement de ma mère à la vue de mes premiers tours de force. — Le forgeron Trudeau qui fut mon idole. — L'héritage de ma force. — Dédicace de mes mémoires.

— "Pourquoi forcer comme cela, vieux "pécot" ?"
Combien de fois ma pauvre mère me m'a-t-elle pas ainsi interpellé, lorsque, bambin encore, je m'attelais au tréteau que mon tître d'aîné des parsons me forçait à tirer, chargé du bois nécessaire à la consommation quotidienne de la maison !

J'avais alors neuf ans. On venait de me placer à l'école du village. J'en profitais au milieu des compagnons, pour inspirer le culte des bons tours à exécuter, plutôt que de l'A-B-Ab à chanter en ennuyeuse mélodie. C'est que sur des genoux, qui avaient bercé parfois mes années d'enfance, on m'avait inspi- plus une réelle adoration pour les exploits de la forte physique.

Ici, c'est mon arrière-grand-père que je voyais, le grand-grand-papa Pierre Cyr, mort à cent deux ans et qui, jusqu'à ses derniers jours de vie, prenait plaisir à nous redire ce qu'il avait des "forts" de son temps. Venez, si cela vous intéresse, habiter un brin la demeure où je vis, auprès de lui, recueillir mes plus lointains souvenirs.

C'est à Saint-Cyprien de Napierville que je suis né, le 10 octobre 1863. On me dit que mon premier record a été de peser dix-huit livres en venant au monde : celui-là, du moins, Sandoz n'osera pas me le disputer.

Mon père s'appelait Pierre Cyr.



C'est elle qui leur faisait voir la porte.



Moi, alors, je n'avais Cyreux que pour Trudeau.

exclume de deux cents livres par la bigorne, d'une seule main, et de faire, ainsi lesté, le tour de sa boutique. Un grand plaisir qu'il goûtait aussi, c'était d'arracher aux dernières onnières où elles s'étaient embourbées les volutes, que bien souvent deux chevaux ne pouvaient plus faire bouger.

Mon grand père n'avait pas cette force-là, mais c'était un batailleur. Les lauriers de Trudeau l'empêchaient de dormir; souvent il m'en parlait, en me recommandant, comme à un grand-garçon, le secret absolu. Le dimanche, même, quand il me conduisait, par la main, à la grand'messe, il ne le montrait du doigt.

— "Ca, c'est un homme."
Moi, alors, je n'avais d'eux que pour Trudeau. A la porte de l'église, quand je le voyais entrer, j'oubliais que l'instant d'après, une fois dans le banc de la famille, je me surpris, drôles, rêvant plutôt de remplacer le servaut de messe à quelque grande cérémonie, quand il aurait à paraître au chœur le surplis orné de larges boucles de ruban rouge.

J'avouerais par exemple que des idées comme celle-ci ne me venaient pas tous les jours, et que d'ailleurs les récits de mon grand-père me redisaient

ses exploits avaient vite fait de les chasser bien loin.

Ce dernier apostrophait souvent Trudeau : — "Je sais que tu es plus fort que moi, mais au coup de poing je ne le crains pas."
L'autre se contentait de sourire, mais il ne releva le défi.

A soixante-douze ans, mon grand-père, un jour, administrativement matresse râlée à trois Anglais qui avaient voulu agir en manamora, chez lui. A lui seul il vida la place, les jetant assommés, dans le chemin. Pauvre vieux! Il y a vingt-cinq ans, à Saint-Cyprien, je partageais à sa table, son dernier dîner du jour de l'An. Ses légumes alors, avaient produit leurs fruits. On commençait à parler de Louis Cyr l'homme fort. Il le savait, et c'était son orgueil.

LA MARMAILLE SE REUNISSAIT AUTOUR DU BISAIEUL.

A suivre sur la page 7

LES MEMOIRES DE LOUIS CYR

Suite de la page 5

— "Tu es le meilleur des Cyr", me dit-il à cette occasion, "continue, mon jeune homme, ne prends jamais de boisson et tu iras loin."

Et il me fit approcher pour me palper les muscles.

Tout cela ne tombait guère dans les goûts de ma grand-mère, — née Girard, — une toute petite femme qui, elle, aimait plutôt me répéter



M. Pierre Cyr, père de Louis Cyr.

que les cochons de la nouvelle église de Saint-Cyprien avaient été étrennés lors de mon baptême. C'était en façon d'être fier du "gros" Louis.

En mars suivant, mon grand-père mourut, de pneumonie. Il avait soixante-dix-sept ans. Il était plutôt bâti, lui aussi, pour être centenaire. C'était un des plus riches cultivateurs de la paroisse. Sa femme vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.



Mme Pierre Cyr, mère de Louis Cyr.

C'est de ces bons vieillards que je tiens en grande partie l'héritage de ma force.

Je le tiens aussi de mon grand-père maternel, Léon Berger dit Verrouneau, un autre solide cultivateur de Saint-Cyprien, parti pour le ciel en 1876.

C'était fête pour moi chaque fois que, parvenant à m'esquiver du logis, je m'en allais entendre causer le "père" Berger. A soixante et onze ans, il tenait encore droite comme une flèche sa taille de six pieds.

Après Trudeau et le grand-père Cyr, c'était bien lui mon favori,



Mme Louis Cyr, épouse du champion des hommes forts.

surtout après que je l'eusse vu, un jour, porter sur ses épaules sur une distance d'un arpent, une poutre énorme que pas un seul des quelque vingt gullards témoins de cet exploit ne put même soulever.

On faisait un "bee", chez nous. Il s'agissait de lever un hangar, et c'était le "père" Berger qui avait la surveillance des travaux.

— "On n'en finira pas de ce train," s'écria-t-il soudain impatienté, en voyant que tout ne marchait pas à sa guise. Et prêchant d'exemple, sous les yeux ébahis de toutes les "bonnes jeunesse" réunies là, il enleva prestement la lourde pièce de bois et s'en fut la déposer à soixante pas plus loin.

Le tabac et l'alcool, il n'avait ja-



Louis-Gérald-Ivanhoe Aumont, petit-fils de M. Louis Cyr. A 14 mois, il pèse 31 livres.

mais connu cela, et il se plaisait à me le répéter.

Sa femme, Catherine Lemelin, de Saint-Valentin, ne lui en aurait pas, je crois, cédé d'un seul point sous le rapport de la vigueur physique.

Ils eurent un fils et cinq filles, dont l'avant-dernière, une femme de cinq pieds neuf pouces, fut ma mère.

Ici, c'est dans l'intime du foyer que vous pénétrez avec moi. Je veux vous dire combien ils furent tendres pour nous, nos bons parents aujourd'hui disparus.

Malheureusement, ils sont partis à l'heure où j'eusse voulu leur faire partager le repos tranquille que je goûte ici.

Combien de souvenirs chers leur mémoire me rappelle! On menait la vie rude au foyer. Les cultivateurs de ces jours-là n'avaient pas encore les machines qui accomplissent aujourd'hui pour eux la tâche des

champs. Il fallait avant tout des bras et du cœur.

De tout cela ma mère ne manquait pas. Nous fûmes, un temps, bien plus que la douzaine au logis: il leur fallait, à eux deux, travailler pour tous.

Je me souviens très bien l'avoir vue, elle, faucher à force de bras et exécuter les travaux de la ferme avec le courage et la vigueur d'un homme robuste. Quand venait le temps de la récolte, c'était elle qui recevait, dans le hangar, les sacs de grains, qu'elle soulevait sans effort au-dessus de sa tête, pour les jeter dans les bras de mon père placé au haut de l'échelle.

Oh! la hant, comme elle savait nous la donner lorsque, tombée sur une de son choix, elle assumait, après de ses endiablés incorrigibles qui, à ma suggestion, tournaient tout sens dessus dessous dans la maison, la mission de gardienne de la paix. N'importe, c'était Pierre, mon petit frère, le plus empressé à aller dénoncer mes tours pendables, et c'était lui aussi qui partageait le plus souvent avec moi la raclée.

Elle n'y allait pas par quatre chemins quand ça ne filait pas à son gré.

Un jour, — j'avais sept ans, — elle en fit voir des "flammèches" à mon père, en enlevant à bras tendus un baril de farine de deux cent dix-huit livres, qu'elle transporta à l'étage supérieur de notre logis.

Il y avait longtemps qu'elle s'impatientait de se heurter toujours à ces barils que mon père se contentait de planter là, au pied de l'escalier.

— "Faudra, mon vieux, grimper ça là-haut", lui répétait-elle.

Et l'autre de lui répondre plutôt par d'amicables taquineries.

Elle se fâcha, un beau matin, et saisissant le lourd fardeau, elle lui fit faire en un clin-d'œil, le voyage des quelque vingt marches conduisant au premier.

Les clients de chez nous, quand mon père tenait une buvette à Sainte-Cunégonde, angle des rues Dominion et Workman, ne l'ont certes pas oubliée. Paul St Jean et "Cliche" Ranger, tous les fiers-à-bras du quartier, c'était elle qui leur faisait voir la porte, et vite, quand il leur prenait fantaisie de vouloir s'oublier. Ils sont nombreux ceux-là, qui vivent encore aujourd'hui et qui ont tâté de ses muscles.

Ni un ni deux: elle vous les empoignait et c'est au milieu de la rue qu'ils revenaient de leur surprise.

Quatre de ses soeurs pesaient de deux cent soixante-quinze à trois cents livres. Une seule vit encore, Angéline, de Butte City, Montana. Un de ses frères, Narcisse Berger, habite le Nebraska: c'est, lui aussi, un athlète de renom.

Ce n'est pas sans raison que je rappelle tous ces souvenirs: J'ai voulu vous montrer que la force physique qui m'a tracé ma carrière est un héritage reçu de parents et d'aïeuls, tous enfants des champs. Et croyant l'avoir suffisamment démontré, il ne me reste plus, en bon fils, que de leur faire hommage de ces mémoires, à eux qui m'en ont fourni les premiers éléments.

(A suivre samedi prochain).

Pour copie authentique,

L. Cyr

LES MEMOIRES DE LOUIS CYR

L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE



vieux Pierre Cyr, qui présidait à nos agapes.

Réunion de convives peu banale, en vérité, puisqu'on y rencontrait tous les âges, depuis un an jusqu'à un siècle.

J'avais une soeur pour aînée. Elle est morte il y a longtemps, avant d'avoir atteint la vingtaine. C'était moi, par exemple, le "papa" des garçons, et veuillez croire que ce titre, à mes yeux, n'était pas mince affaire.

De tous ceux-là entre qui j'eus un jour à partager mes affections six seulement vivent encore. Parmi les autres, la mort a fait son oeuvre.

Elle a frappé aussi à mon propre foyer: des deux enfants que Dieu m'a donnés, il ne nous en reste qu'un: ma fille, aujourd'hui Mme Dr Z. M. Aumont....

Mais il sera toujours temps de vous parler de deuil. Retournons à Saint-Cyprien, auprès des "anciens" redisant l'histoire si triste du "grand dérangement" ou le récit des exploits de fiers-à-bras de villages.

Il paraît,—et je suis prêt à l'avouer,

—que ce n'était pas tout mon temps que je passais sur leurs genoux, près du gros poêle à fourneau: il ne m'en restait pas toujours trop pour organiser la vacarme au milieu des marajots. Ma hâte était toujours assez vive de m'"essayer" un brin, après les dissertations des vieux sur les "jeunesses" de leur époque.

Ah! quand venait pour moi l'aubaine d'une absence de mon père!....

Ce n'est pas que je craignisse plus ses corrections que celles de ma mère.... Deux coeurs d'or, lui et elle, bien que justement sévères pour les récalcitrants de notre bruyante république; — mais quand il était là, c'était chez nous la timidité et la réserve toutes naturelles en présence du maître de la maison.

Par bonheur, assez souvent il disparaissait pour les labours des champs, les courses vers le marché de Saint-Jean où il allait écouler les produits de la ferme.

Ses jours de voyage à la ville, je les connaissais: dès la veille, de plaisir, j'en faisais des bonds haut comme ça.

Et le matin du départ, j'étais là, planté, sur le pas de la porte, feignant peut-être de regarder où en était le soleil dans sa course, d'attendre en indifférent l'heure du débarbouillage par la bonne maman.... que sais-je!...

Mais dès que la charette était disparue au détour de la route, c'était l'assurance qu'"il" était bien parti. Alors, le branle-bas.

Je n'étais satisfait qu'après avoir tout mis sous dessous dessous.

PREMIERE PARTIE

Enfance et Adolescence

RESUME DU PREMIER CHAPITRE

Louis Cyr, au foyer, grandit en écoutant les récits des exploits accomplis par les fiers-à-bras qu'ont connus son bisaïeul et ses grand-pères. — Chaque jour, il est témoin de tours de force accomplis par les siens. — A leur exemple, il ne cherche, tout enfant encore, qu'à donner des preuves de sa vigueur physique, au grand désespoir de sa mère qui ne lui ménage pas les semonces. — Le forgeron Trudeau, l'homme fort de Saint-Cyprien, fait surtout son admiration, et il rêve de pouvoir le surpasser un jour. — C'est de ses grands-parents qu'il hérite de sa force merveilleuse.

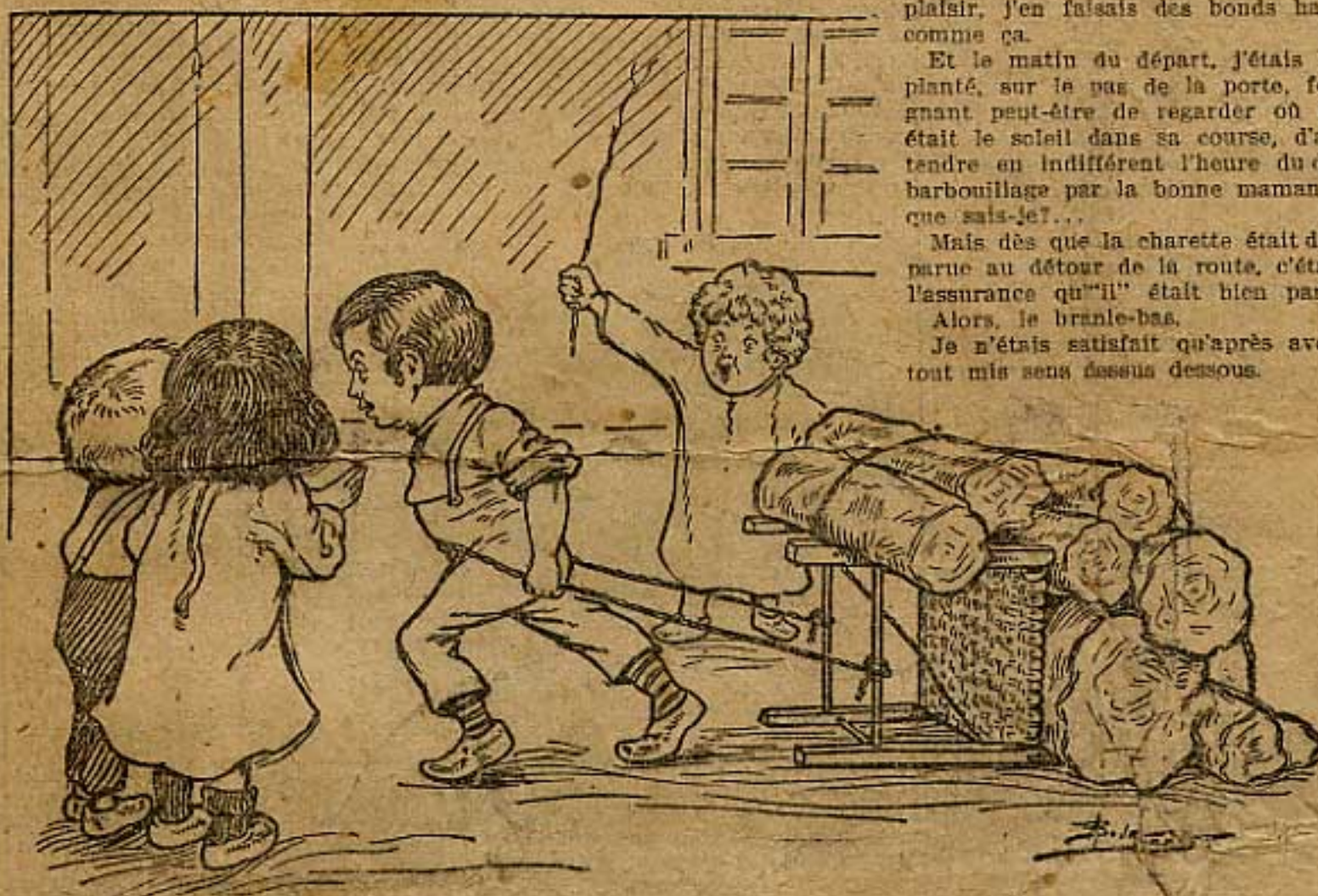
CHAPITRE II

Autour de la table du foyer. — Mes chers disparus. — Le remue-ménage en l'absence de mon père. — Le tour du moulin à battre. — Mes chevaux favoris. — Mon premier tour de force.

Ces années d'enfance! Je ne saurais oublier les heures heureuses ni les incidents.

S'il est vrai que le Ciel bénit les foyers en y enfançant d'abord les enfants, il me faut bien reconnaître que la Providence aimait fort mes bons parents, car Elle leur en donna dix-sept en cadeau.

Il y en avait, de la marmaille, à la table de famille, autour du vieux,



ATTELE AUX CORDES A LINGE ARRACHEES DE LEURS CLOUS POUR NOUS SERVIR DE TRANTS